

Fiction

Number 114, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19501ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2009). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (114), 16–33.



J. M. Coetzee
JOURNAL D'UNE ANNÉE NOIRE
 Trad. de l'anglais
 par Catherine Lauga du Plessis
 Seuil, Paris, 2008, 286 p. ; 36,95 \$

Œuvre de lucidité, *Journal d'une année noire* du Nobel J. M. Coetzee pourrait se rapprocher d'autres livres-testaments d'écrivains célèbres nés avant ou pendant la Seconde Guerre, comme *Un homme* de Philip Roth ou *Pelures d'oignon* de Günter Grass, dont on a déploré le narcissisme ou la paresse, s'il n'y avait dans le texte de Coetzee une profonde conscience des faiblesses qu'entraîne la vieillesse. Ces faiblesses donc, que l'on reconnaît dès le départ dans les réflexions parfois trop larges du narrateur, sont nommées par des personnages secondaires, comme autant de doubles de l'auteur dans les dialogues solipsistes de cette œuvre : « Je vous dirai que vos opinions tranchées sur les questions politiques ou les choses de ce genre ne sont pas ce que vous écrivez de meilleur [...], peut-être parce que vous n'êtes plus trop dans le coup ».

Chaque page du *Journal d'une année noire* se divise graphiquement en trois parties, que séparent des traits horizontaux. D'abord, une suite de textes où un écrivain australien d'origine sud-africaine – comme l'auteur – nous fait part de ses « opinions tranchées » sur la politique australienne, le terrorisme, la pédophilie, la musique, etc. Vient ensuite la voix de sa séduisante secrétaire, qui commente l'homme derrière ces opinions, seul, trop vieux pour aimer et être aimé. Ses propos n'apparaîtront qu'après

une quarantaine de pages. Dès le départ, d'abord à la suite des « opinions tranchées », puis figurant au bas de la page, un large bandeau nous introduit aux pensées de l'homme, happé par la beauté de cette femme qu'il convaincra de travailler pour lui. Dans un deuxième temps, aux deux tiers du roman, comme

une œuvre en mineure, un « Second journal » au ton beaucoup plus personnel, influencé par la présence de la femme, précédera les deux bandeaux. Si le début nous apparaissait comme un jeu habile, sans plus, les réseaux souterrains qui relient les voix les unes aux autres viennent rapidement complexifier cet exercice pour faire entendre une musique en contrepoint. Et l'air est profondément triste.

Une œuvre qui, avec tout ce que cela a de contradictoire, érige l'honnêteté comme valeur absolue. Cette façon détournée, ou pudique, de dire la « vérité » sur la vieillesse a quelque chose d'émouvant.

Judy Quinn

Marilou Brousseau
ŒDIPE SUR LE DIVAN DE SIGMUND
 Béliveau, Montréal, 2008, 247 p. ; 19,95 \$

Titre et thème ne peuvent que séduire. Qu'un Œdipe d'un siècle que notre suffisance présume lucide fasse appel à la psychanalyse pour conjurer son destin ou celui de son auguste et malheureux prédécesseur, voilà qui ouvre d'aguisantes perspectives. Et que cet Œdipe confie ses craintes à un psychanalyste porteur d'un prénom lui aussi inscrit dans l'histoire ajoute aux attraits de l'aventure. Cela dit, le premier tome de ce qu'on annonce comme une trilogie comporte trop de faiblesses pour que le lecteur soit assuré d'un plaisir continu.

Dès le départ, la multiplication des mises en garde aux allures d'antichambres laisse le lecteur face à une alternative : conditionnement ou timidité ? Aucune des hypothèses n'est agréable. Un avertissement, puis

une mise en garde (« Attention »), puis des exergues, c'est un peu beaucoup, à moins de présumer l'inintelligence du lecteur ou, à l'inverse, un grand doute chez le messager. Comme le livre ne se referme qu'après une annexe résumant *Œdipe roi* et une bibliographie rachitique et injustifiée, une autre hypothèse se faufile : celle du maniérisme.

L'écriture ne confirme que trop bien (?) cette possibilité. Les souffrances des clients qu'écoute le psychanalyste se répercutent « avec ponctualité sur la scène de leur présent ». Un professeur mécontent condamne le travail d'un étudiant en des termes « trempés dans l'acide sulfureux de la colère ». Œdipe se plaint de ce que ses « lignées précédentes ont vécu dans la tourmente de l'être et celles qui suivront ne seront pas moins épargnées », alors qu'il veut probablement dire le contraire. La végétation s'enrichit d'« arbuscules », la sympathique Lolita manque de « qualificatifs » et non de qualifications, l'être humain possède « à peine deux fois plus de génomes que la mouche », Stevenson a écrit « un classique dont il [Sigmund] ne s'épuisait de relire les mots sertis de beauté »...

Il serait dommage qu'un thème aussi prometteur soit trahi par une écriture aux artifices grinçants. S'il n'est pas trop tard, que les deux prochains tomes hissent la rédaction au palier du scénario.

Laurent Laplante

J.M.G. Le Clézio
RITOURNELLE DE LA FAIM
 Gallimard, Paris, 2008, 209 p. ; 29,95 \$

De la guerre que l'auteur a connue tout jeune enfant, il reste la faim et, de sa sortie, des sensations retrouvées. Ce n'est pas la délicate madeleine proustienne dans une tasse de thé qui ramène le passé mais, prosaïquement, le pain blanc, le jambon Spam, le lait Carnation.

Après cette ouverture insolite le récit s'engage apparemment dans une autre direction : il entreprend de raconter sagement la vie d'Ethel, petite fille sage qui aime beaucoup son grand-père. Le vieux monsieur qui avait quitté l'île Maurice avec la famille voulait bâtir à Paris dans un jardin la « maison mauve », un coin de paradis. Ethel se prend d'amitié admirative pour Xénia, jeune aristocrate russe que l'émi-



gration réduit à la misère. Mais le grand-père meurt, la maison mauve ne sera pas construite, Xénia tour à tour charmuse et glacée s'éloigne, les parents d'Ethel se séparent. Autant de blessures pour la fillette qui, devenue adolescente, rencontre un jeune Anglais. Jusque-là, comme tant d'histoires d'enfance et d'adolescence, le récit se déroule uniment, en une tonalité mineure, dans un style simple, dépouillé de pathos et d'éclats, presque neutre. Et cependant cela fait une musique bien reconnaissable.

À l'approche de la guerre, changement complet chez le personnage central, dans l'ambiance où il évolue, et dans l'écriture. La petite fille timide, secrète et rangée découvre toute la colère qu'il y a en elle, contre les faux-fuyants et les infidélités de son père, la soumission de sa mère, contre Xénia qui l'a trahie, contre ces bourgeois qui ont rapporté de leur île leurs préjugés de classe et de race, leurs médisances, leurs mesquineries – dont l'auteur compose *verbatim* un sottisier. Colère aussi contre les parasites qui gravitent autour des parents, les magouilleurs et profiteurs que la guerre fait sortir comme une vermine. La grande affaire est maintenant de survivre alors que la France de 1940 se décompose rapidement et s'effondre. Départ pour le Midi dans cette débâcle qui jetait sur les routes pêle-mêle soldats perdus et « réfugiés » apeurés qui fuient la capitale, le nord, l'est qu'envahissent les troupes allemandes. Installation de fortune à Nice – elle sera toujours de fortune. Il faut avant tout manger, se débrouiller pour manger. Ethel est devenue une jeune femme qui n'a pas froid aux yeux, vive et audacieuse. L'écriture elle-même prend un mordant que ne laissait pas prévoir le début du récit.

Le jeune Anglais qui a fait la guerre revient et épouse Ethel. Tous deux accomplissent une sorte de pèlerinage qui rappelle l'épisode final d'un précédent roman de Le

Roman de l'intimité

Court roman de l'intimité, centré sur les rapports amoureux tissés et desserrés qu'accompagnent toujours manquements et déceptions, *Au matin*, troisième titre de Linda Amyot, se veut l'examen clinique d'une relation qui s'étiolle. À la manière du film de François Ozon, *5x2*, le récit présente cinq étapes dans la vie d'un couple, de ses premiers balbutiements dans l'allégresse en 1987 jusqu'à une dernière rencontre vingt ans plus tard. Si Ozon évoquait la relation de la rupture à la rencontre (c'était là l'intérêt du film), Amyot opte plus prosaïquement pour l'ordre chronologique, mais en utilisant les silences, les ellipses pour asseoir dans les blancs du texte tous les nœuds qui peuvent entremêler puis enserrer deux individus. Ainsi, Marie pose un regard à la fois tendre, fasciné et avide sur Simon, avec qui elle va vivre une passion qui s'émoussera.

Dans chacun des épisodes décrits, Marie détaille sa perspective, met en lumière ses pulsions, ses espérances, ses craintes, se révèle en fonction de sa relation avec Simon, sans que celui-ci ait une véritable présence dans le récit. Simon est toujours gardé un peu à distance par la narration de Marie, comme si son attachement à son égard devait se traduire par un certain éloignement de l'autre afin de ne pas être complètement sous son emprise. Il en résulte une confession amoureuse douce-amère où l'essentiel est tu, évoqué en l'absence de l'être aimé. Dans un tel contexte, Marie décrit, d'épisode en épisode, non seulement sa relation avec Simon, mais ses amitiés féminines, son rapport à la famille élargie, ses complicités et ses bavardages avec Ysa, installée au Mexique. C'est à travers ces conversations, ces évocations de la maladie, de l'amour, de la création, de la maternité heureuse ou heurtée que le roman acquiert un intérêt. Ce contrepoint à la relation banale mais forte entre Simon et Marie ouvre le roman par petites touches et évoque une saisie intime du monde, où l'ailleurs informe et travaille la vie somme toute bien installée et confortable de la narratrice.

À partir d'un sujet très commun, Linda Amyot, sans renouveler le genre et dans une prose délicate et efficace, parvient à éviter de s'enliser dans ce couple en érosion pour montrer les ressources de la résilience et de l'amitié.

Michel Nareau

Linda Amyot

AU MATIN

Leméac, Montréal, 2008, 91 p. ; 11,95 \$

Clézio, *Révolutions*. Ils se rendent au vélodrome d'Hiver de sinistre mémoire : un jour de juillet 1942 y furent réunis 22 000 Juifs avant d'être convoyés vers les camps de la mort. Des années plus tard l'auteur plongé dans ses souvenirs et ses émotions y vient à son tour. Le Vél' d'Hiv a été démolì, remplacé par un centre commercial. Selon une pente sensible dans les œuvres récentes de Le Clézio, le récit n'est plus seulement ici le rappel d'un destin individuel : des histoires de vie deviennent significatives de toute une génération, de notre histoire commune.

Ethel a confié à l'auteur un autre souvenir : la première du *Boléro* de Ravel (à

laquelle assistait aussi Lévi-Strauss) a changé sa vie. Le *Boléro* « est une prophétie. Il raconte l'histoire d'une colère, d'une faim. Quand il s'achève dans la violence, le silence qui s'ensuit est terrible pour les survivants étourdis ». Cette faim en est devenue une autre.

Pourquoi donc ce livre, faux « roman » ? « J'ai écrit cette histoire en mémoire d'une jeune fille qui fut malgré elle une héroïne à vingt ans. » Cette héroïne était la mère de Le Clézio. Et, ne nous y trompons pas, le fils a reçu en héritage cette colère qui voudrait « briser l'égoïste silence du monde ».

Roland Bourneuf



Hélène Lenoir
LA FOLIE SILAZ
Minuit, Paris, 2008, 219 p. ; 26,95 \$

Le huitième roman d'Hélène Lenoir, *La folie Silaz*, débute avec la mort d'Odette. Cette dernière a élevé Do, son petit-fils qui, à vingt ans, se retrouve seul dans le « fou-foir de leur maison ». Couvé toute sa vie par une grand-mère aliénante, le jeune homme montre un laisser-aller tout aussi indélébile que le désordre auparavant cultivé avec la défunte.

Ce n'est pas l'absence d'Odette, toutefois, qui trouble le plus les personnages du roman. Le père de Do, Georges Silaz, est parti depuis des années en mission humanitaire. Tous se demandent si la mort de sa mère sera le coup de force qui le fera réapparaître. Cela va jusqu'à réveiller des tensions entre Muriel, la sœur de Georges, et Carine, la mère de Do. S'ajoute au tumulte le comportement antisocial du fils, cet enfant abandonné que Carine a espoir d'aider, même si elle a depuis longtemps refait sa vie dans une ville éloignée.

Lenoir, dans ce texte où se mêlent dialogues et monologues intérieurs, représente des dynamiques destructrices. À travers sa mise en scène du quotidien, elle montre une violence sourde qui est rarement extériorisée physiquement ou de manière directe. Cette pulsion se manifeste dans des gestes qui, *a priori*, pourraient sembler anodins. Pourtant, le lecteur devine la nature symptomatique des réactions des personnages. La force de l'auteure est justement dans cette capacité de situer l'enjeu de son roman

à un niveau qui dépasse les protagonistes. Cela donne une œuvre centrée sur l'émotivité, une écriture qui saisit ses personnages à fleur de peau.

Marie-Ève Pilote

Michel Tremblay
LA TRAVERSÉE DE LA VILLE
Leméac, Montréal/Actes Sud, Arles, 2008, 207 p. ; 23,95 \$

Deuxième volet de *La diaspora des Desrosiers*, *La traversée de la ville* met principalement en scène Rhéauna, sa mère Maria et ses tantes Teena et Tititte. À peine évoqué dans *La traversée du continent*, l'exil de Maria prend forme ici puisque le roman s'ouvre sur son départ de Providence. Enceinte pour la quatrième fois, Maria tergiverse un court moment : gardera-t-elle cet enfant non désiré ou ira-t-elle chez la faiseuse d'anges ? Sa décision prise, elle rentre au pays, renoue avec ses frères et sœurs qui habitent désormais Montréal. Dix des onze chapitres alternent entre octobre 1912 et août 1914 : ils racontent l'arrivée à Montréal de Maria, et le début de la vie citadine de Rhéauna.

Après un an de vie à Montréal, taradée par la peur et la nostalgie, Rhéauna rêve son retour à Maria. Sur un coup de tête, elle casse son cochon et entreprend, seule, son premier grand périple à travers la ville. Même si elle sait son projet voué à l'échec, elle préfère faire « comme si » : « [...] l'idée de la guerre qui s'approche peut-être à grands pas la fait frémir. Elle pense à la maison de ses grands-parents, si loin et si

protégée de tout danger, à ses sœurs dont elle se meurt d'entendre les rires et les cris d'excitation quand elles vont les voir arriver, elle, son frère, leur mère, et se redresse sur son banc. Une illusion. C'est vrai que ce n'est qu'une illusion. Mais une belle illusion. Et elle doit la suivre jusqu'au bout ».

Le parcours initiatique amorcé dans le premier volet de *La diaspora des Desrosiers* se poursuit. Au fil des rues, Rhéauna, onze ans, perce quelques mystères : traverser seule une grande rue achalandée en évitant d'être frappée par les « machines », le décevant lieu de travail de sa mère, une malencontreuse aventure chez Dupuis Frères, un bar de danseuses... jusqu'à la gare Windsor où un guichetier la ramène à la réalité avec une franchise brutale.

C'est une tournée du monde de l'enfance, avec ses rêves et ses peurs, que l'on entreprend en ouvrant le dernier Michel Tremblay. C'est aussi un siècle revisité par le retour à l'imaginaire de l'auteur, aux thèmes dominants de son œuvre et, surtout, à son incomparable talent de conteur.

Sylvie Trottier

Aravind Adiga
LE TIGRE BLANC
Trad. de l'anglais par Annick Le Goyat
Buchet/Chastel, Paris, 2008, 320 p. ; 41,95 \$

Sur le ton de l'ironie et de la dérision, Aravind Adiga jette un regard caustique sur l'Inde du XXI^e siècle dans son premier roman, *Le tigre blanc* (Man Booker Prize 2008). « En résumé, dit son héros Balram Halwai, il y avait autrefois mille castes et destins en Inde. De nos jours il ne reste que deux castes : les Gros Ventres et les Ventres Creux. Et deux destins : manger ou être mangé. »

Né dans l'humble caste des serveurs et des confiseurs, Balram, surnommé « tigre blanc » en raison de ses qualités qui le font trancher sur ses congénères, décide un jour de retracer son ascension sociale dans une série de lettres. Leur destinataire : le premier ministre chinois Wen Jiabao, qui doit bientôt visiter l'Inde pour en apprendre davantage sur l'esprit d'entreprise des Indiens. Dans ces missives, notre héros se présente comme « le » modèle de la réussite. Il y raconte d'une manière à la fois naïve et candide comment, pour échapper à une vie sans

issue, il a quitté les rives noires du Gange, d'abord pour être chauffeur à Delhi avant de faire fortune à Bangalore, au cœur de la Silicon Valley indienne.

S'étant éloigné des siens et de son milieu, Balram révèle surtout comment, avec ce dépaysement, lui sont venus le goût et le besoin d'échapper à sa condition. Mais cette évasion hors de sa caste ne pourra se faire sans effusion de sang et sans d'horribles sacrifices. La dignité ne peut-elle s'acquérir qu'à ce prix ? À travers ce destin particulier se dessine un portrait assez peu flatteur de la société indienne. « Jamais auparavant dans l'histoire humaine un nombre aussi restreint de personnes n'a eu une dette aussi importante envers un si grand nombre, monsieur Jiabao. Ici, une poignée d'hommes a entraîné les 99,9 % restants [...] à vivre dans une servitude perpétuelle ; une servitude si forte que, si vous mettez la clé de son émancipation dans la main de quelqu'un, il vous la jettera à la figure en vous maudissant. »

Sans jamais céder au pathos ni au prêchi-prêcha, le roman d'Aravind Adiga met au jour l'existence de « deux Indes. Celle des Ténèbres et celle de la Lumière ». Faux roman humoristique mais vraie dénonciation du sort réservé aux oubliés du progrès, *Le tigre blanc* est surtout un allègre conte moral qui se lit d'une traite.

Yvon Poulin

Kim Young-ha
L'EMPIRE DES LUMIÈRES
Trad. du coréen par Lim Yeong-hee
et Françoise Nagel
Philippe Picquier, Arles, 2009,
381 p. ; 20,50 €

À première vue, le métier de taupe en est un de tout repos. L'agent s'insère en zone ennemie et attend. Aucun exploit n'est attendu de lui sinon celui d'un long silence. Ses employeurs souhaitent qu'il se fonde dans l'autre pays et qu'il attende le signal. Kiyeong n'a donc accompli que son devoir en fondant famille en Corée du Sud, en adoptant un mode de vie sans relief aucun, en cachant à tous, et même à son épouse sud-coréenne, sa véritable identité. Reste à savoir, après vingt ans de dormance, qui, du pays à espionner ou de l'espion, a assimilé l'autre. La taupe va-t-elle obéir au signal et revenir chez elle ?

Magnifique premier roman

Comment ne pas aimer *Monsieur Ho* ? Autant le personnage que le livre, du reste. L'illustration de couverture proposée par Alto – *Palais de jeunesse* de Zhang Yuqing – annonce bien les propos philosophiques de l'antihéros chinois, humble fonctionnaire sans grande ambition, à l'étroit dans son pays surpeuplé.

« À l'école, nous étions tous un. Tous identiques », confesse Monsieur Ho dans une des rares pages de son journal intime qui nous soient parvenues. Car bien qu'il ait écrit ce premier roman à la troisième personne, l'auteur Max Férandon autorise parfois son digne et sage personnage à se livrer directement, à la première personne.

L'écrivain avoue n'avoir jamais mis les pieds en Chine, mais il nous transmet tout de même sa compréhension de ce que peut être l'atmosphère angoissante de ce grand pays, ce *pluriel inquiétant*, comme il l'écrit si joliment. « Pour goûter au bonheur indécent d'être seul, juste à soi, un luxe rarissime dans un pays plein à rebord. »

Désireux de mener à bien son absurde tâche de recenser tous les habitants de la Chine, Ho monte à bord du train spécial qui lui est réservé. « Il y avait eu le train de Lénine, il y avait eu celui de Deng Xiaoping. Il y aurait désormais celui de Monsieur Ho. » Le zélé commissaire ira jusqu'aux confins du nord de la Chine, là où les frontières entre la Mongolie chinoise et la République autonome de Mongolie ne sont pas très nettes. Peu importe d'ailleurs. « Ils pourraient ensuite repartir pour aller voir au bout de l'horizon s'ils y étaient. »

Comme dans toute fable qui se respecte, *Monsieur Ho* propose des personnages farfelus, des leçons à tirer, une quête d'absolu et une certaine morale existentielle. En prime, de l'humour et de belles analogies qui font des clin d'œil au lecteur. « Cette arrogance des Han qui prétendaient que toute vérité passe par l'assimilation. »

Est-il nécessaire d'ajouter que le second roman du néo-Québécois Férandon est attendu avec impatience ?

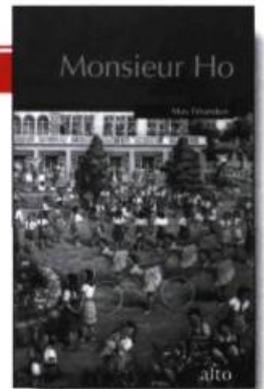
Michèle Bernard

Max Férandon
MONSIEUR HO
Alto, Québec, 2008, 169 p. ; 20,95 \$

À cette question, Kiyeong doit répondre dans les vingt-quatre heures. Il n'a accès à aucune explication. Le rappelle-t-on en Corée du Nord pour le punir d'une faute ou pour récompenser sa patience ? Il s'avoue d'ailleurs que les années vécues en Corée du Sud n'ont pas toujours été un enfer. Pressé par le temps, incapable de prévoir ce qui l'attend *là-bas*, écartelé entre sa loyauté politique et son attachement à la famille qu'il s'est créée, Kiyeong voit ses réflexes d'homme d'action se ranimer en lui, mais il ne sait vers quel but les lancer. « Aujourd'hui, Kiyeong se rend compte que la lassitude et la désillusion sont des éléments inhérents à la société sud-coréenne. » Était-ce mieux en Corée du Nord ? Et aujourd'hui ? « Là-bas

aussi, bien sûr, un tel sentiment existait, mais dans une société socialiste il tenait plutôt du manque d'intérêt. Une absence de motivation en quelque sorte. Ce sentiment léger et éphémère pouvait disparaître à la moindre stimulation. En revanche, le désabusement capitaliste qu'il venait de rencontrer pour la première fois pesait lourd. » Rien pour le guider.

Il ne faudrait surtout pas réduire ce questionnement à ses aspects doctrinaux ou à un parallèle entre la consommation à l'occidentale et la discipline communiste. Rien d'abstrait ou de théorique dans le déchirement. Des humains de chair et de sang se rapprochent et se déchirent, on s'interroge sur « l'éternité de la vie », les



anthologie, roman épistolaire, nouvelles



gestes quotidiens traduisent et façonnent les convictions. « Ce que je suis actuellement, dit l'épouse de Kiyong, c'est le résultat de tous mes choix.

Tu comprends ce que je veux dire ? C'est la raison pour laquelle nous ne pouvons voyager dans le temps. » Le tableau de Magritte, en couverture du livre, sert de conclusion : *L'empire des lumières*, c'est la coexistence entre de vastes zones d'ombre et quelques clartés humblement circonscrites.

Laurent Laplante

Nicole Brossard

D'AUBE ET DE CIVILISATION

Typo, Montréal, 2008, 451 p. ; 18,95 \$

D'aube et de civilisation est une imposante anthologie de Nicole Brossard préparée par Louise Dupré, qui signe le choix de poèmes, tirés de vingt recueils publiés entre 1965 et 2007, et la préface. L'ouvrage se termine par des extraits de la réception critique des recueils et l'impressionnante chronologie de Brossard. Dans sa préface, Dupré synthétise magistralement le long parcours de Brossard, montre la cohérence et l'évolution de son œuvre (notamment vers la lisibilité), qui donne au mot « intime » une envergure insoupçonnée. Constamment « ouverte à tous les possibles », surtout à l'altérité, au autrement et à l'ailleurs, « cette poésie, nous dit Dupré, veut tout : une vision d'ensemble et un regard singulier, l'intellectuel et le sensible, le *je* et le *nous*, le passé et le futur, l'ici et l'ailleurs ».

Sensuelle, érotique, accueillante, positive, jubilatoire, désirante, la langue brossardienne est doublement curieuse : avide de connaissance, elle cherche à comprendre le cerveau humain et le monde ; étrange, déroutante, elle cultive les « dérapages con-

trôlés ». Hélas, cet aspect de son écriture m'a toujours « dérangé ». Je ne vois guère la pertinence des fautes de syntaxe (« tout n'est pas dit je le sais puisque c'est absolument [sic] que j'aime dans les langues »), des accrocs au genre (« Ma continent »), des impropriétés lexicales, des élisions en fin de vers, des jeux de mots approximatifs ou des artifices typographiques, qui entravent la lecture et ne passent pas dans la voix. Bien sûr, ce sont des procédés qui participent à la production du sens et à la subversion du langage – formalisme oblige ? –, mais cela a rarement donné de grands poèmes. On me pardonnera de préférer ces vers, d'une merveilleuse simplicité : « [O]n se trompe rarement / à regarder vers le nord » ou « [L]énormité du hasard et des gestes simples », à ceux qui multiplient les parenthèses, pointillés, traits prolongés, barres obliques, italiques, etc.

Cela dit, Dupré a réussi à me convaincre que l'engagement poétique ininterrompu de Brossard valait qu'on s'y attarde : la profession de foi du premier recueil – « j'ai la poésie plantée au ventre et au cœur » – trouve encore un écho vigoureux dans le dernier : « [O]n parlait de physiquement posséder / la poésie ». Elle m'a fait entrevoir sa farouche beauté (notamment dans les poèmes publiés à partir de 1989), sa modernité et, surtout, sa profonde humanité : « [É]crire n'a de sens que pour s'appliquer à bien vivre ». La poésie de Brossard assume exemplairement son devoir de lucidité tout en menant une incessante quête d'amour et de beauté à travers le travail risqué de la langue, gourmande, indocile, obscure.

Yves Laroche

Réal Ouellet

CET OcéAN QUI NOUS SÉPARE

Huit, Québec, 2008, 254 p. ; 23 \$

Cet océan qui nous sépare est un roman épistolaire où 15 correspondants s'échangent 255 lettres sur un espace temporel d'un peu moins de 7 ans (du 13 septembre 1664 au 25 juillet 1671). Le plus souvent séparés par l'Atlantique, les couples harmonieux et lettrés que forment Élisabeth et Christophe, d'une part, et Béatrice et Maurice, d'autre part, rédige la majorité de ces missives qui prennent jusqu'à deux mois pour parvenir à destination et qui, sous la plume de Christophe surtout, recréent dans une large mesure la vie dans les Antilles au XVII^e siècle.

Sont ici mises en relief les énormes différences qui frappent des Bretons d'origine transplantés en terre martiniquaise : « Tu n'as pas idée de la dure réalité des Îles », dit par exemple Christophe à Maurice. Dans un langage un peu cérémonieux où les époux se vouoient, les lettres font état de la flore et de la faune colorées des tropiques, de leur climat particulier, de l'alimentation et de l'habitation des gens du pays. Elles exposent de même le monopole de la Compagnie des Indes occidentales et les difficultés de l'évangélisation des indigènes, que les Jésuites voient à travers leur lorgnette européenne, le tout sous la constante menace des Anglais sur mer, qui tient la milice locale sur le qui-vive. Les épistoliers décrivent encore, avec moult précisions parfois, la culture du tabac et de l'indigo avec l'aide d'engagés et d'esclaves, la chasse au lamantin, au sanglier et à la tortue verte, la fabrication et la dégustation du chocolat, le déroulement d'une cérémonie nuptiale nègre, l'apprentissage du métier de chirurgien... Les destinataires découvrent ainsi des réalités et des mots nouveaux : noms d'arbres (courbaril, hibiscus, mancenillier, gommier, palétuvier), de fruits (ananas, banane plantain, corossol, prune de monbin), de fleurs et de plantes (balisier, igname), de mets et de boissons (cassave, guildive, ouyco), d'animaux et de mollusques (anolis, touloulou, lambi), de remèdes (thériaque, santal citrin, gingembre), tous des termes usités dans ce pays de mangroves où « jacassent » des oiseaux « de toutes les formes et de toutes les couleurs ». Comme dans toute correspondance, on retrace aussi les événements habituels, heureux et

malheureux, qui tissent l'existence d'êtres humains : naissances, mariages, morts, conflits familiaux, ennuis de santé, gestion de propriétés... C'est toutefois, même partielle, la reconstitution de l'univers antillais, éloigné dans le temps et dans l'espace, qui est l'un des intérêts particuliers de ce roman qui emprunte une forme narrative appelée à connaître au XVIII^e siècle la vogue que l'on sait.

Jean-Guy Hudon

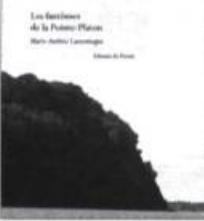
Nouveautés



Denise Brassard
La rive solitaire



Katerine Caron
Encore vivante



Marie-Andrée Lamontagne
Les fantômes de la Pointe-Platon
Collection Lieu dit (prose)



Bahman Sadighi
Parages de tu

Les Éditions du **Noroît**

www.noroit.com



Éblouissant

Alice Munro nous éblouit et nous vénérons Jane Campion – seule femme à avoir remporté une Palme d'or à Cannes. Que la réalisatrice néo-zélandaise porte à l'écran « Fugitives », une des huit nouvelles que l'Ontarienne a réunies sous ce titre, est un heureux présage de l'année qui commence.

Fugitives. Les héroïnes de Munro, nos sœurs, nos voisines, cherchent à se libérer d'un père ou d'un mari trop présent ou trop puissant ; d'un ordre établi, familial ou religieux, particulièrement étouffant ; d'un milieu tiède ou ennuyant à mourir. « La première fois, c'était exactement comme dans la chanson des Beatles. [...] Elle fredonnait d'ailleurs cette chanson dans la camionnette qui accélérât en vrombissant. *She's leaving home, bye-bye.* »

Passions, abandons, fuites, courses folles, douleurs ou quête de liberté, la nouvelliste Munro nous fait vivre, l'espace d'une rencontre parfois, les émotions de ces fugueuses qui veulent aller voir ailleurs. Leurs destins sont souvent douloureux, leurs échecs et leurs exils tragiques. « C'est donc cela le chagrin. Elle a l'impression qu'un sac de ciment déversé en elle a rapidement durci. »

Maintes fois comparée à Anton Tchekhov, Munro – qui n'a jamais cédé à la tentation du roman – demeure à 77 ans un maître incontesté de la longue nouvelle. L'écrivaine sculpte délicatement, au ciseau et dans la dentelle, ses atmosphères étouffantes et ses histoires universelles de femmes en quête d'autre chose. Munro raconte des personnages qui nous ressemblent. « Mais qu'est-ce qui compterait pour elle ? Comment saurait-elle qu'elle était vivante ? »

Fuir et mentir ou alors renoncer. Elles ne gagnent pas toujours, les femmes d'Alice Munro. Elles essaient, avec force, avec rage, avec innocence, parfois avec inconscience et fragilité. Elles ont du moins le mérite d'essayer. Le bonheur n'est pas toujours au rendez-vous.

Michèle Bernard

Alice Munro
FUGITIVES

Trad. de l'anglais par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso
Boréal, Montréal, 2008, 353 p. ; 27,95 \$

Claire Castillon
DESSOUS, C'EST L'ENFER
Fayard, Paris, 2008, 229 p. ; 29,95 \$

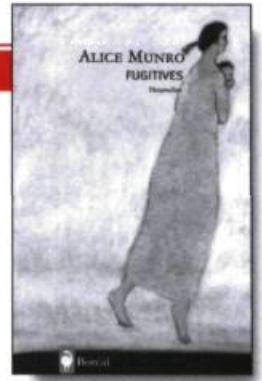
Sous le calme plat du non-dit, les feux du désespoir couvent. Assurée d'être incomprise, confortée dans le silence par une enfance où elle fut témoin de la déchéance des femmes de sa famille, la narratrice ouvre sa maison et son corps à son amant, mais verrouille son cœur et ses mots.

Les orages qui n'éclatent jamais n'en sont pas moins dangereux, et derrière ce stoïcisme, la femme observe l'homme de sa vie. Remarque. Critique. Juge. Diffame. Car celui qu'elle prétend aimer ne représente plus pour elle qu'un âne dont les manies, le

ton et les gestes l'énervent. Au point de rêver d'un avenir meilleur avec un autre homme, un étranger croisé dans un bistro. Mais peut-on renouveler l'amour lorsque le malaise est en soi ?

Le cynisme élégant manipulé avec une précision chirurgicale constitue la marque de commerce de Claire Castillon, mais cette aptitude au conte cruel la sert mieux comme nouvelliste qu'en tant que romancière. Ce dernier ouvrage apparaîtra donc, contrairement aux brefs textes d'*Insecte* et d'*On n'empêche pas un petit cœur d'aimer*, plus diffus et moins maîtrisé. Mais quand même, ça reste du Castillon, avec tout ce que cela suppose de venin et d'ambiguïté.

Suzanne Desjardins





Horacio Castellanos Moya
LÀ OÙ VOUS NE SEREZ PAS

Trad. de l'espagnol par André Gabastou
Les Allusifs, Montréal, 2008, 272 p. ; 29,95 \$

À chaque titre d'Horacio Castellanos Moya que Les Allusifs édite, le projet romanesque de celui-ci devient plus précis, mieux structuré, plus pertinent, exploite d'autant plus remarquable pour cet écrivain salvadorien que la publication de l'inaugural *Dégoût* avait déjà placé la barre haute. *Là où vous ne serez pas*, le sixième titre traduit du romancier, révèle l'importance du monologue débridé comme pierre d'assise de son projet littéraire. C'est par la vision torturée et violente du monde latino-américain que les personnages de Moya affichent leur place impossible et inconfortable au sein d'une collectivité happée par le désordre, les défaites, les désillusions, les compromissions et les agressions. La parole s'avère le seul rempart possible et tient lieu de repère dans un monde que la raison a abandonné.

Là où vous ne serez pas est structuré en deux parties (et un très court épilogue), centrées chacune sur la perspective marginale et les déboires d'un protagoniste lancé dans un univers étranger et pourtant intimement rattaché à son passé. La première section s'attarde, à partir d'un regard extérieur, aux tribulations mexicaines d'un ancien ambassadeur salvadorien, Alberto Aragón, ayant joué le jeu autant du pouvoir militaire que des guérilleros durant la guerre civile. La fuite de celui-ci vers Mexico sert de point de départ à une chevauchée d'une nuit dans les rues hostiles de la capitale mexicaine, où

se jouera une lutte contre le passé, l'amertume, l'alcool (lutte perdue d'avance), les femmes et pour sa survie. Le récit que fait en deuxième partie Pepe Pindonga de son enquête sur la disparition de l'ex-ambassadeur tient moins aux révélations troubles et tortueuses qu'il assemble pour répondre aux souhaits de son commanditaire qui le sort

de l'indigence qu'à sa logorrhée marquée par la sexualité, le goût de l'argent et des conquêtes. Sur les pas d'Aragón, dans une ville qu'il retrouve avec joie, le détective trace le portrait d'une culture complexe et violente, attirante et repoussante, à partir d'une histoire banale qui en vient à reconstituer à sa façon l'histoire récente de l'Amérique centrale.

L'œuvre de Castellanos Moya est de celles qui, par la vision toujours disjonctée de ses protagonistes, parviennent à renouveler la prose latino-américaine, en proposant une écriture de la ville, des fixations, des fantasmes et des déraisons qui motivent chacun à tirer de son côté et à son profit les multiples zones d'ombre de pays en reconstruction à la suite de guerres intestines. La multiplicité de ces monologues constitue une remarquable chorale dissonante capable de mettre à nu les failles des discours officiels de l'oubli et de la résignation.

Michel Nareau

John le Carré
UN HOMME TRÈS RECHERCHÉ

Trad. de l'anglais par Mimi
et Isabelle Perrin
Seuil, Paris, 2008, 360 p. ; 32,95 \$

Risquons un couac dans le concert de louanges qui a salué la parution du dernier roman de John le Carré, *Un homme très recherché*, et avouons franchement que, contrairement à ce qui a beaucoup été écrit, nous n'y avons pas retrouvé la maestria des grands romans qui ont fait la réputation de

l'écrivain. En lieu et place, un suspens décevant qui traite des rivalités internes dans différents organismes chargés de combattre le terrorisme depuis le 11 septembre 2001.

Un jeune Tchétchène du nom d'Issa Karpov débarque clandestinement à Hambourg avec, pour tout bagage, une pochette autour du cou qui contient une lettre sur laquelle est inscrit le numéro d'un compte en banque secret, une mystérieuse clé et cinq cents euros en liquide. Cet homme, dont on nous apprend qu'il a subi les pires sévices dans les geôles turques et russes, sera pris en charge par une jeune travailleuse humanitaire qui se bat « pour ceux que les accidents de la vie destinaient au rebut ». Simultanément, l'homme fait également l'objet d'une intense surveillance par les services de sécurité allemands, britanniques et américains. L'intrigue se développe autour du trio formé par la jeune travailleuse communautaire, le banquier dont l'établissement détient le compte secret et l'un des agents chargés de la surveillance du Tchétchène.

Au début, on se croit lancé dans une enquête pour découvrir le passé du mystérieux Tchétchène qui semble tant intéresser le gratin de « l'espioncratie » occidentale. Mais cette piste est vite abandonnée par le Carré. Un temps, on croit s'être fourvoyé dans un roman sentimental racontant les prémices d'une idylle amoureuse entre un débonnaire banquier sexagénaire et une jeune idéaliste égarée dans un combat qui la dépasse. La dernière page tournée, on réalise que, sous un faux thriller, le Carré a écrit un livre politique pour dénoncer la brutalité et la totale inefficacité des méthodes d'intervention des services secrets sous l'administration Bush-Cheney.

Malgré ses clichés et ses partis pris, le roman de John le Carré n'est pas sans qualités. Loin de là. Le grand romancier anglais, qui en est à son 21^e ouvrage, y fait preuve, comme à l'accoutumée, d'un art consommé du dialogue, d'une grande fluidité dans le déroulement de l'intrigue et, surtout, d'une connaissance sans pareille des luttes idéologiques dans les officines secrètes de l'État. Ces qualités ne garantissent certes pas le chef-d'œuvre, mais elles ne sont pas non plus la marque d'un livre raté. À propos d'*Un homme très recherché*, on pourrait parler d'une demi-réussite.

Yvon Poulin

anthologie, premier roman



André Marceau et Anne Peyrouse
SLAM MA MUSE
 ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE
 SLAMÉE À QUÉBEC
 Cornac, Québec, 2008, 200 p. ; 19,95 \$

Depuis quelques années, le milieu slam est parvenu à sortir du territoire marginal dans lequel il était confiné, pour gagner progressivement en popularité. De plus en plus, on organise des happenings où la poésie est mise à l'honneur dans le cadre singulier de joutes oratoires où le public est convié à participer en tant que jury. Certains slameurs, comme Grand Corps Malade, se font même connaître par l'entremise de l'industrie du disque. Préparée par André Marceau et Anne Peyrouse, cette anthologie, regroupant les textes de douze slameurs, arrive donc à point. Il s'agit, en fait, du premier ouvrage du genre à rendre compte de la vivacité de la scène slam au Québec, et sans hésitation, l'effort mérite d'être salué. Pourtant, certains pourraient remettre en question le bien-fondé d'un pareil recueil. On le sait, le slam se proclame comme un mode « vivant » de la poésie, et s'oppose, à cet égard, à la poésie imprimée. Toutefois, et Marceau le souligne, « [l]a publication de textes voués au slam, en les extirpant de leur partie vitale (l'occurrence scénique), permet [...] de focaliser sur cette différence, qui se manifeste de façon différente selon les poètes ». Or, à la lecture (à haute voix, bien entendu) de l'ouvrage, on remarque que cet écart relève en grande partie d'une approche très sonore et très rythmée de l'écriture, et d'un façonnage langagier

qui parfois atteint un niveau de virtuosité étonnant. Sur le plan thématique, les textes se révèlent souvent très ludiques, mais aussi socialement et politiquement engagés. Même si ces textes, disons-le, ces poèmes, partagent des traits communs, le slam n'est pas pour autant un genre en soi. Il convient, à ce sujet, de mentionner la très éclairante préface d'André Marceau, qui, en

plus de fournir un mini-historique sur cette pratique poétique, pose les balises d'une discipline que bien des gens ne savent pas encore définir correctement. Soulignons également que ce livre, comme l'indique son sous-titre, s'intéresse à la scène slam de la seule ville de Québec. Souhaitons pour l'avenir qu'un pareil ouvrage, dont le contenu couvrirait l'ensemble du Québec, soit publié.

Louis-Martin Savard

Alain Farah
MATAMORE N° 29
 Le Quartanier, Montréal, 2008,
 215 p. ; 18,95 \$

Paul Auster a déjà dit que l'art de la conversation était proche du baseball : l'échange se poursuit quand les tirs erratiques sont récupérés. Alain Farah opte, quant à lui, pour le tennis : l'échange doit déstabiliser l'adversaire, le surprendre à contre-pied, le forcer à suivre votre rythme. Le lecteur de *Matamore n° 29*, premier roman de l'auteur du recueil de poésie *Quelque chose se détache du port*, est ce joueur sans cesse déplacé d'un lieu à l'autre, au bord du précipice, admiratif devant le talent et la dextérité de son adversaire. Ce lecteur en action, qui réagit au texte, en vient à y participer, à y inscrire son bagage littéraire. Sa lecture révèle ces mondes du possible qui sont offerts grâce à des personnages ludiques ; ces derniers font du roman le lieu de brassage de tous les récits, de toutes les audaces.

Ce roman se dédouble constamment, s'offre comme une joute en double au tennis

(sections, chapitres, parties, paragraphes, phrases, pauses, onomatopées : toute la structure renvoie à ce sport), où le partenaire se retourne parfois contre soi et aide l'adversaire. *Matamore n° 29* impose à chaque page pour mieux se transfigurer dans la suivante en étendant son projet pour recouvrir du romanesque le temps, la mémoire, l'espace. Si Alain le narrateur et si l'agent Mariage, son homme de main, mangent l'espace, le décuplent de Paris à Los Angeles, de Montréal à Lyon, s'ils font

Traductions



VERSschmuggel, reVERSible, réVERSible
 Allemand, anglais, français.
 Une expérience unique accompagnée de deux disques.



Ted Blodgett
 Le poème invisible /
 The invisible poem



Seymour Mayne
 Les pluies de septembre,
 traduit par Pierre DesRuisseaux.



Mercedes Roffé
 Rapprochements de la bouche du roi,
 traduit par Nelly Roffé.

Les Éditions du **Noroît**



www.noroit.com

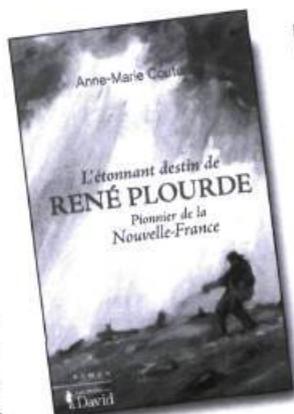


roman historique, science-fiction

intervenir James Joyce, Alain Robbe-Grillet (hilare), George W. Bush, Lee Harvey Oswald, Scarlett Johansson et Woody Allen, si les identités peuvent varier d'une page à l'autre, d'une ligne à l'autre, c'est que le roman prend et altère tous les discours (dont le sien), leur donne une nouvelle place dans l'univers social. Le roman de Farah est d'abord une fête jubilatoire des possibles et un acte critique important, qui condamne ces œuvres autofictives si convenues, si égocentriques qui refusent la force de l'invention. Il en résulte une histoire sans début, sans fin, où les dédales sont autant de prétextes à réflexions ludiques sur la création et sur une société boulimique.

Dans ce roman, où la discussion est élevée au rang de connaissance de soi et du monde, comme en font foi son abondance et sa gymnastique intellectuelle, Farah joue avec toutes les questions sociales qui créent le bruit de fond contemporain et tente de le métamorphoser par le rire et la dérision. Le bavardage, ou plutôt la digression à multiples voix, devient en quelque sorte le moyen pour que le match perdure, pour que l'échange se prolonge bien après la lecture.

Michel Nareau



Anne-Marie Couturier
L'ÉTONNANT DESTIN
DE RENÉ PLOURDE
PIONNIER DE LA NOUVELLE-FRANCE
 David, Ottawa, 2008, 414 p. ; 24,95 \$.

Il n'est pas de quotidien qui demeure banal ou interchangeable lorsqu'il est pris en charge par une écriture aussi nerveuse et vélocité que celle-ci. C'est elle qu'on entend, qui transporte, qui envoûte. Partir du Poitou pour rompre avec les redevances exigées par les pouvoirs religieux et temporels et pour posséder enfin un lopin de terre à soi et rien qu'à soi, cela, certes, ressemble à d'autres trajectoires d'aussi bonne race. Quelques-uns, en tout cas, ont partagé l'entêtement de l'ancêtre de René Plourde et payé tribut eux aussi au désir d'éman-

ipation et d'enracinement. À ceux-là, il n'aura manqué – mais la différence est énorme – qu'une conteuse au verbe aussi puissant qu'Anne-Marie Couturier.

Selon une sympathique légende, que l'auteure se désole de ne pouvoir confirmer, le patronyme de Plourde devrait son émergence pour une part à l'agilité langagière de l'ancêtre et, pour l'autre part, au plus farouche des entêtements. Double manifestation d'un besoin de liberté. L'ancêtre tient mordicus à susciter le dernier rire, lui et ses descendants sont allergiques à la servitude. Incapable de perdre un duel verbal, même si l'altesse humiliée peut venger cruellement sa défaite, l'ancêtre de Plour triomphe une fois de trop au jeu dangereux de la surenchère verbale. Sa victoire un peu puérile lui coûte la particule sans laquelle le noble cesse d'être noble : le noble *de* Plour devient le négligeable Plour. C'est là que l'entêtement rescapa la témérité langagière. De la particule, Plour se fait une addition : l'ex-*de* Plour s'appellera désormais Plourde. Le descendant, parvenu en Nouvelle-France, ignorera les duels de bons mots, mais attachera à la liberté le même prix que son ancêtre. Au poste d'intendant qu'on lui offre, il préférera la possession d'une terre bien à lui. « Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre. »

L'écriture enfievre le récit. Passent les jours et les années, sans rupture, sans pause, sans dilution ni ralentissement. Aucune surchauffe artificielle, mais une trépidation constante, syncopée, haletante. On en oublie que le temps file, que les générations naissent et grisonnent, que les colosses aussi sont



256 pages • 19,95 \$
 ISBN 978-2-89092-404-8

Œdipe sur le divan de Sigmund

Marilou BROUSSEAU

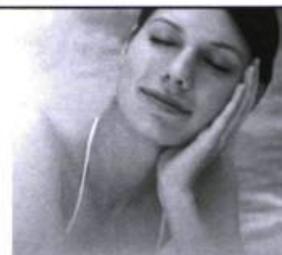
« *Œdipe sur le divan de Sigmund* est un roman savoureux qui s'adresse à l'intelligence de son lecteur. [...] Un roman tout simplement captivant et rempli de promesses, qui nous révèle bien le talent de Marilou Brousseau, une écrivaine qui maîtrise parfaitement son art. Un nom à retenir... » *Info-culture*

« L'écriture de ce livre est exceptionnelle. Le mot juste à chaque phrase, poétique à l'occasion, avec un humour caustique. » *Magazine Cheminement*

« Ainsi, au-delà du plaisir des mots, nous pouvons retirer beaucoup de la lecture de ce livre. Il rassure. Il montre que, même si certaines choses se sont brisées en nous, d'autres sont réparables. » *Magazine Mieux-Être*

« [...] on retiendra au-delà de l'anecdote les liens qui se nouent entre un patient et son analyste. Et surtout, que l'auteure de cette fantaisie, Marilou Brousseau a un style littéraire qui a du panache. » *Culture Hebdo*

« Beaucoup plus qu'un simple roman sur la psychanalyse d'un mythe, *Œdipe sur le divan de Sigmund* est une fiction complexe dans laquelle le présent répond aux préoccupations du Freud il y a un siècle. [...] le premier tome d'une trilogie nous laisse sur un dénouement des plus réussis. » *Magazine le libraire*



BÊLIVEAU
 éditeur

Téléphone : 514 253-0403
www.beliveauediteur.com

mortels. Il faudra que tombe le rideau pour que l'on mesure l'ampleur de la réussite. Selon les volets de la table des matières, les *chemins du sang* ont conduit aux *chemins de la liberté* parce qu'ils ont emprunté les *chemins du courage*. Récit prenant, écriture de haut vol.

Laurent Laplante

**Marie-Andrée Lamontagne
et Philippe Borne
UNS**

Leméac, Montréal, 2008, 566 p. ; 29,95 \$

Au tournant de 1880, Nohog de Ventorx, une étrange créature extraterrestre, est en mission d'observation sur la Terre. Depuis quelques centaines de milliers d'années, il est en poste comme représentant de la Fédération de l'Unicité, dont le siège du gouvernement se trouve sur la lointaine planète Xall. Son site d'observation est profondément enfoui à plusieurs kilomètres dans les entrailles de la Terre. Nohog assiste depuis quelques milliers d'années à l'émergence d'une forme de vie intelligente, l'humain. Il est fasciné par l'inventivité de cette nouvelle forme de vie, par son pouvoir créatif fleurissant dans une grande diversité artistique. Ses modèles prévisionnels malheureusement annoncent que si l'espèce ne maîtrise pas ses pulsions guerrières, elle s'éteindra dans moins de deux cents ans. Si l'espèce humaine arrivait à intégrer l'éthique pacifiste de l'Unicité, elle pourrait certainement changer son destin, assurer sa pérennité et se joindre au concert des civilisations Unes. Nohog de Ventorx obtient l'autorisation des autorités de l'Unicité de contacter un humain et de l'éduquer de façon à tenter de l'amener à infléchir le cours de l'histoire.

Un Indien nez-percé du nom de Mountain est mortellement blessé dans une escarmouche avec un groupe de prospecteurs d'or. Il est recueilli et miraculeusement sauvé par Nohog de Ventorx. Celui-ci lui donne santé et longue vie, et des moyens financiers pratiquement illimités. Est-ce qu'un être humain seul, même doté de tels avantages, peut arriver à infléchir le cours de l'histoire ? C'est la trame de fond du roman.

On ne peut pas dire que le genre littéraire de la science-fiction soit pratiqué outre mesure au Québec, à l'exception notable

Plaisir garanti

Le plaisir attendu est au rendez-vous. Dès les premières lignes, l'envoûtement agit : « Le phénomène des animaux parlants est relativement rare [...]. Quelques-uns de ces animaux vivent au Québec, notamment près d'Entrelacs, un petit village de la région de Lanaudière ». Que l'on soit encore jeune ou que le grisonnement ait respecté le goût du conte, la réaction sera la même : « Ne me dérangez pas, j'écoute l'histoire ! » Tant pis pour la raison raisonnée, le scepticisme et les vérifications oiseuses.

Lui-même doté de caractéristiques peu courantes, Renard Bleu profite de relations hors norme. Son père – taisez les questions cartésiennes – est camionneur. L'ours Gustave, le Canard Athlète, Bruno le squelette, la sympathique famille Fantôme, le docteur Culotte-Verte, autant de personnages qui se mettent à la disposition de Renard Bleu. Heureusement. En effet, rien n'étant parfait, même chez les animaux parlants, le récit accorde, hélas ! un rôle important à la sorcière Eulalie Laloux. Cette femme méchante, laide et réelle (puisque Beauchemin le dit) jette la famille de Renard Bleu dans un impénétrable coma. Impénétrable à moins que les dormeurs reçoivent « cinq gouttes de sang d'un enfant ayant dormi pendant quatre-vingt-dix ans ». Énigme à suffoquer Batman. Bébé Fantôme ranimera l'espoir par son plongeon de 4000 mètres en direction du défunt *Titanic* !

L'humour imprègne l'ensemble. Les jeunes, prompts à accueillir toutes les magies, embarqueront sans réticence dans cette logique inédite. Quant aux adultes, ils savoureront les clins d'œil d'Yves Beauchemin. Les voix du clan Fantôme « rappellent un peu le son de l'orchestre de Mantovani ». Le richissime personnage qui offre une aide fort peu désintéressée ? C'est « Desmarigots qui a fait couper ces arbres pour ses maudits journaux ». Après les coupes à blanc, la pauvreté est telle à Clova que même les corneilles retirent des prestations d'assurance-chômage. Au ministère de l'Éducation, Renard Bleu a besoin d'un interprète : « Service de la conceptualisation didactique spécialisée des apprentissages progressifs de la connaissance en milieu scolaire normalisé ». Le premier ministre, accaparé par son coiffeur et ses photographes, a à peine entrevu Renard Bleu. En remettant une décoration au vaillant quadrupède, il dira pourtant : « Si mes conseils ont pu vous aider, monsieur Renard Bleu, poursuit le premier ministre en abaissant modestement le regard, vous m'en voyez ravi ». La fiction exerce ainsi son droit d'embellir (?) le réel.

Laurent Laplante

Yves Beauchemin

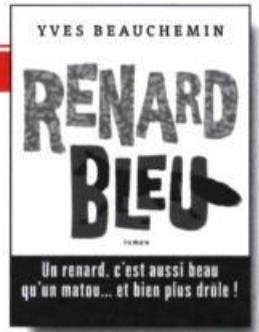
RENARD BLEU

Fides, Montréal, 2009, 382 p. ; 24,95 \$

d'Élisabeth Vonarburg. Le style peut parfois être rebutant, voire un peu désincarné ou cérébral. Il n'en est rien avec Marie-Andrée Lamontagne et Philippe Borne qui arrivent à nous faire voir d'un œil neuf l'histoire du pacifisme des derniers siècles. Le roman se déploie de 1880 jusqu'à quelque part dans la deuxième moitié du XXI^e siècle. Les éléments historiques sont habilement mêlés à la fiction et à l'anticipation pour faire un tout crédible et surtout bien ancré dans les enjeux de la société d'aujourd'hui. Après

quelques guerres mondiales, quelques conflits régionaux ou locaux et quelques génocides, sur tous les continents, est-ce que les humains sauront faire face à la menace ultime, celle de l'extinction par le réchauffement du climat ? Dans le fond les questions posées par les auteurs dans un cadre de science-fiction sont celles qui se posent dans la réalité bien concrète du genre humain. Jamais la science-fiction québécoise n'aura été aussi passionnante et pertinente.

Robert Beaugard



roman, livre-objet, policier, roman historique



Jean Echenoz
COURIR

Minuit, Paris, 2008, 140 p. ; 24,95 \$

Courir raconte la vie d'Emil Zatopek, une légende de l'athlétisme qui a remporté, en 1952, trois titres olympiques dans le domaine de la course de fond (ceux du 5000 mètres, du 10 000 mètres et du marathon). Ce livre, malgré les apparences, n'est pas une biographie. Il s'agit bien d'une fiction, d'une construction qui, même si elle retient les événements marquants d'une vie réelle, relève de l'imaginaire.

On traverse très vite ce récit simple et linéaire qui a pour point de départ le moment où le héros tchécoslovaque découvre sa future passion. « Le doux Émile » est contraint, au début du roman, de participer à une course organisée par les occupants nazis. Il est dans un état d'esprit tout autre que celui de ses adversaires, des hommes parmi lesquels on compte un grand nombre d'« Aryens » bien entraînés et prêts à montrer la supériorité de leur race. À l'issue de l'épreuve, sa position au classement aura de quoi étonner.

Comme dans *Ravel*, son précédent roman, Jean Echenoz dresse un portrait idiosyncrasique de son sujet. Les exploits accomplis par « la locomotive tchèque » intègrent la manière d'être du personnage. Par exemple, la technique ou la manière de courir inventée par Zatopek est décrite à partir d'un jeu combinant le tempérament du grand coureur et les différents contextes qui ont façonné cet athlète. Le tout est soutenu par une écriture qui, malgré le paysage

politique assez sombre, reste toujours enjouée. Ceux qui sont familiers avec Echenoz apprécieront ainsi de retrouver la touche d'humour de l'auteur. Quant aux lecteurs qui ne connaissent pas cet écrivain de chez Minuit, ce court roman, qui se lit en un après-midi, est idéal pour découvrir le romancier.

Marie-Ève Pilote

Hélène Matte

LEVER DU JOUR SUR KINSHASA
Planète rebelle, Montréal, 2008,
55 p. ; 23,95 \$

Cet intéressant « livre-objet », car accompagné d'un DVD, est le fruit d'un voyage que l'auteure a fait en 2004 en République démocratique du Congo. Hélène Matte, formée en arts visuels, s'est sentie excessivement dépaysée socialement et culturellement dans cet univers carrément différent du nôtre, victime depuis longtemps d'une colonisation capitaliste anarchique, mêlant « lumière et mort », « beauté et peur ». Sans être en soi une « esthétisation du terrifiant », pour reprendre l'expression du dramaturge allemand Friedrich Dieckmann, la poésie qui nous est offerte dans ce recueil éclaire bien ce développement anarchique du Congo. C'est dire que le « terrifiant » est évoqué dans ces poèmes par la révélation des déchirures de la vie quotidienne et, plus globalement, des malpropretés d'une société confuse à plusieurs niveaux.

Et on pourra également lire cette poésie décapante à la lumière des récents événements qui ont bousculé ce pays, qui ne sont

pas sans évoquer les inacceptables horreurs qui ont ravagé le Rwanda en 1994. « Chaque nuit annonce un deuil / Chaque nuit la mort est dehors. » Cet esprit mortifère semble fonder le climat économique, social et culturel du Congo et y peser très lourdement.

Quant au DVD qui accompagne et poursuit l'acte poétique, il est fait de textes lus sur fond musical – de la voix même de l'auteure –, de courts métrages, de dessins animés ainsi que d'images documentaires. Tout cela illustre une poésie mettant grandement en évidence le « terrifiant » qui se dégage de l'Afrique centrale contemporaine.

Gilles Côté

Francine Noël

J'AI L'ANGOISSE LÉGÈRE

Leméac, Montréal, 2008, 185 p. ; 22,95 \$

Le dernier roman de Francine Noël est un *addenda* inattendu à la trilogie lancée avec *Maryse*. Œuvre imprévue mais reçue comme une agréable surprise, *J'ai l'angoisse légère* répond néanmoins à la hantise première de tout critique : parler pour la première fois d'une auteure vraiment aimée pour dire qu'il s'agit là du texte le moins réussi d'une carrière littéraire autrement exemplaire. Ce qui ne veut pas dire que le lecteur n'y trouvera pas son compte : les personnages de la Tribu sont toujours là, attachants, bien construits, l'intimité de quelques familles se conjugue toujours avec aisance dans le monde social médiatisé, l'ironie est encore fine. Tout, pris individuellement, est intéressant : le portrait du milieu des performances artistiques, l'examen du deuil de François, les amitiés sincères qui survivent aux douleurs et au passage du temps, l'oscillation entre les générations, les nouveaux départs qui butent contre des blessures mal guéries.

Autrement dit, retrouver Myriam, François, Marité, Elvire, découvrir Garance, approfondir le regard de Félix, refaire connaissance avec l'intelligente ironie de Francine Noël, voilà une perspective exaltante. Mais ce roman urbain, célébrant le parc La Fontaine, centré sur la création littéraire et théâtrale, sur la dissidence et la question épineuse de la réaction des jeunes femmes émancipées devant les voiles religieux, abandonne en quelque sorte la trajectoire antérieure des trois romans. Si

les œuvres sortaient de la chronique pour intégrer une trame narrative de plus en plus serrée, bien que fondée sur la multiplicité des personnages de provenances diverses, et surtout si elles prenaient fait et cause pour une lecture continentale de la réalité québécoise, notamment en inscrivant la langue espagnole (ce que le dernier roman poursuit) au cœur du récit et en déplaçant l'intrigue au Mexique, dans un grand geste d'ouverture, le dernier tome de la série effectue une certaine déflation. Récit du repliement devant la petite apocalypse ayant frappé le clan, *J'ai l'angoisse légère* compromet, à mon sens, la cohérence des trois premiers romans, en circonscrivant puis en abandonnant l'utopie baroque formulée à la fin de *La conjuration des bâtards*. Même si les évocations des Métis de l'Ouest, les parties de soccer et de hockey visionnées dans l'effervescence multiculturelle et les provocations de Garance rejouent ces thèmes chers à Noël, l'ensemble du portrait est d'abord intimiste, plus proche de *La femme de ma vie* que de *Myriam première*.

Michel Nareau

Eric Wright
MORT À L'ITALIENNE
UNE ENQUÊTE DE CHARLIE SALTER
 Trad. de l'anglais par Isabelle Collombat
 Alire, Québec, 2008, 281 p. ; 12,95 \$

Voilà du Charlie Salter à son plus savoureux. Père aussi distrait que la moyenne, mari porc-épic et pourtant capable d'éclairs amoureux, enquêteur au statut évolutif et imprécis, fin connaisseur des ombrageuses cultures des cénacles policiers, pourvu d'antennes tournées vers la société et la politique, sensible au surgissement du printemps et au parfum des lilas, Charlie Salter mène de front ses diverses existences et dénoue les mystères sans jamais donner l'impression de s'être épuisé à la tâche.

Quand s'ouvre le roman, Salter travaille à « une étude des relations entre la police et les deux paliers de gouvernement qui l'intéressaient de plus près, soit la Ville [de Toronto] et le gouvernement provincial ». Clin d'œil de l'auteur à une question récurrente en milieu policier : que faire quand les gouvernants dérapent ? Doit-on collaborer malgré la corruption ? Avec des élus qui déstabilisent la société ? Eric Wright ne

Récit épique

Il est de ces noms qui sont lourds à porter, et auxquels l'honneur reste attaché d'une génération à l'autre. On en connaît des noms comme ça ! On en connaît de telles familles et leurs histoires sont si souvent semblables qu'elles tendent à perdre de leur intérêt. Dans son dernier roman, Paul Ohl parvient pourtant à donner une valeur toute particulière à l'histoire épique des Montferrand, et s'il y parvient, c'est bien à cause de sa manière de la raconter.

On ne s'étonne point du fait que le nom de Paul Ohl soit associé à des films à succès. Son écriture, en vérité, est toute en images. Il possède un sens particulier du détail dans sa description des lieux et des gens. Il ne nous laisse pas imaginer. Il nous fait voir ces hommes et ces femmes qui habitent son récit. Il nous fait vivre les lieux, le milieu où ils vivent et ressentir ce qu'ils ressentent. Il nous fait ici remonter le temps. Nous sommes dans des terres d'Amérique du Nord, un jour nommées Nouvelle-France. Bien entendu, nous connaissons par des manuels et des récits de toutes sortes des histoires de ce territoire conquis au nom du roi de France. Mais cette histoire, l'auteur nous la fait vivre différemment parce qu'il la confond avec celle d'une famille dont le père, François Favre, dit Montferrand du nom de sa ville natale en Auvergne, a un sens particulier de l'honneur. Même après 1759, il a voulu défendre les couleurs de cette Nouvelle-France et revendiquer ses droits et ceux des siens. Je ne révélerai rien en disant qu'une telle attitude ne pouvait que lui attirer des ennuis, des ennuis de taille que subira toute sa famille. Il perd tout, on dit même qu'il a perdu son honneur, mais qu'est-ce qu'on n'a pas dit de lui ?

Son fils Joseph, à cause de tout cela, aura une enfance difficile et fera l'apprentissage de la vie dans des conditions pénibles de servitude dont il s'échappera non sans risques. Il ira ainsi chercher sa voie et découvrira ce monde d'adultes où l'on s'imagine que « seul vaut le droit de juger, mais pas celui de l'être... » Mais il est fort de corps et d'esprit et c'est un atout. La suite le prouvera.

Le roman est mené avec un réalisme impressionnant. Il passionne d'un bout à l'autre ; on apprécie au passage le rapport harmonieux entre le récit et les dialogues, eux-mêmes quelquefois porteurs de la saveur du vernaculaire.

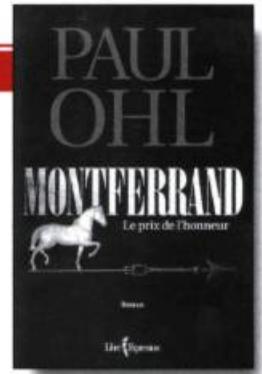
Gérald Alexis

Paul Ohl
MONTFERRAND
LE PRIX DE L'HONNEUR
 Libre Expression, Montréal, 2008, 369 p. ; 29,95 \$

répond pas à ces questions. Il a montré, et c'était son but, à quel point lui est familière la réalité policière.

La suite sonne aussi juste. Chargé d'une enquête dont on ne sait que faire, Salter s'avance à pas comptés en terrain piégé. Il doit se faire accepter d'équipes étanches et méfiantes, naviguer entre le patron qui flaire la vénalité et l'enquêteur qui fait tout pour attiser les soupçons, jouer au raciste devant la presse pour obtenir de la Mafia le déni recherché, etc. Une haute voltige qui semble loin du travail d'enquête, mais qui révèle le vrai quotidien du policier.

En étalant les dons de Salter en psychologie et en sociologie, l'auteur n'oublie quand même pas de raconter l'enquête ! Il prendra d'abord soin de réduire les attentes : si vraiment le meurtre résulte d'un contrat de la Mafia, le dossier finira probablement sur la pile des crimes non élucidés. La cueillette des renseignements n'en sera que plus minutieuse. Puisque le mort faisait partie d'une troupe de théâtre, Salter ira voir la pièce, deux fois plutôt qu'une. Puisque les dettes de jeu semblent le motif du crime, Salter visitera un à un, sans se dispenser des chutes Niagara, les lieux chers aux parieurs. Puisque



roman, poésie



l'acteur assassiné s'est gorgé de scalps féminins, la panoplie des réactions possibles – jalousie, rancune, dépression – sera étudiée.

Grand professionnalisme de Salter et de son père spirituel.

Laurent Laplante

**Douglas Preston et Lincoln Child
RELIC**

Trad. de l'américain par Jean Colonna
L'Archipel, Paris, 2008, 460 p. ; 34,95 \$

Dans leurs meilleures œuvres, Douglas Preston et Lincoln Child manifestent un talent pour le thriller scientifique comparable à celui de Michael Crichton, l'auteur de *Jurassic Park*. Or *Relic*, déjà paru en 1996 sous le titre de *Superstition*, constitue une fort bonne mouture du genre.

Une équipe d'archéologues est mystérieusement décimée en pleine jungle ama-

zoniennne, non sans avoir fait parvenir au Muséum d'histoire naturelle de New York de fascinants artefacts d'un peuple primitif. Parmi ceux-ci, la figurine sculptée du Mbwnu, seule représentation connue d'un démon animal que prétendait contrôler la peuplade Kothoga.

Quelques années plus tard, la direction du musée entreprend de présenter ces objets au public lors d'une exposition consacrée aux superstitions. Mais une série de meurtres sanglants vient troubler les préparatifs. Voilà de quoi attirer le journaliste Smithback, le policier D'Agosta et surtout Aloysius Pendergast, le raffiné et brillant agent spécial du FBI, expert en crimes rituels.

Les fidèles lecteurs de Preston et Child reconnaîtront là les personnages habituels plongés, comme de coutume, dans l'aventure, le surnaturel et le suspense.

À la parution de leur dernier roman, *Le*

livre des trépassés, qui constitue l'opus final d'une trilogie axée sur Pendergast, il était judicieux de joindre celle du tout premier ouvrage de ce prolifique duo d'écrivains, d'où la pertinence de cette réédition. On déplorera toutefois quelques coquilles, d'autant plus décevantes que l'éditeur s'est mis en frais pour offrir une jaquette en relief à faire frémir.

Suzanne Desjardins

**Stéfani Meunier
ET JE TE DEMANDERAI LA MER
Boréal, Montréal, 2008, 177 p. ; 22,95 \$**

Le précédent roman de Stéfani Meunier, *Ce n'est pas une façon de dire adieu*, m'avait laissé sur ma faim, mais il a néanmoins été finaliste au Prix des libraires, comme quoi d'autres s'y retrouvaient. Le nouveau titre, *Et je te demanderai la mer*, me semble beaucoup mieux réussi, avec des voix narratives plus distinctes, un imaginaire marin bien exploité et une capacité réelle à brosser en quelques lignes une profondeur à ses personnages. Si des éléments sont récurrents dans l'œuvre de Meunier, tels que la place prépondérante de la musique et la soif de l'ailleurs conjuguée au désir paradoxal de s'établir, ils sont ici beaucoup mieux intégrés au récit.

Autour d'un homme, Dan, qui cherche à refaire sa vie à la suite d'un échec amoureux, en achetant un motel décati dans le Nord, se construisent des histoires de rédemption, d'attente et se tissent des rapports humains plus sincères autour de

ALEXANDRE LAZARIDES

Adieu, vert paradis

Alexandre Lazarides
Adieu, vert paradis

Un roman riche et intense qui met peu à peu en lumière une difficile reconquête de soi par la mémoire et la parole.

vib éditeur
Une compagnie de Quebecor Media

deux familles disloquées et en reconstruction. Dan voit un jour arriver une cliente désabusée et alcoolique accompagnée de son fils qui lui rappelle le sien. Avec ce jeune garçon, Léo, Dan apprend à assumer son rôle de père et entreprend de se rapprocher de Marco, son enfant mystérieux.

L'intérêt du roman réside peut-être moins dans ces relations faites d'attentes et de reculs, de fulgurantes poussées et de moments de liesse que dans la manière dont la mer, l'eau, le monde marin en vient à créer un imaginaire qui est partagé par les protagonistes et qui donne une saveur iodée aux souvenirs, aux espoirs et à la présence des autres. Chacun porte son image fondamentale du bonheur et maintes fois dans le roman cette furieuse liberté est liée à la vie aquatique. L'ailleurs est une soupe, un moyen de s'accrocher à un instant magique qui restitue le sens de la quête ; c'est donc par la mer, chantée, vue, imaginée avec ses monstres, ses poissons, ses odeurs et sa présence rassurante que les personnages abordent l'incessant recommencement du monde et des relations humaines. C'est là que le roman de Meunier parvient à créer sa cohérence, au-delà des dialogues et des apartés superflus. *Et je te demanderai la mer* s'égaré à l'occasion, cherche à tout dire de tous les personnages, mais il décrit une paternité problématique bien contemporaine, de même qu'un désir puissant de se reconstruire, à l'image du travail qu'entreprend Dan sur le motel pour le transformer et en faire un lieu habitable.

Michel Nareau

Jean-Paul Daoust

ÉLÉGIE NOCTURNE

Planète rebelle, Montréal, 2008,
72 p. ; 21,95 \$

Jean-Paul Daoust est actif sur la scène littéraire québécoise depuis le milieu des années 1970. On lui doit une trentaine de recueils de poésie ainsi que deux romans. Pour ce nouveau titre, il s'est associé au musicien Manu Trudel, présentant ainsi une œuvre hybride qui conjugue poésie et accompagnements sonores. À cet égard, la collection dans laquelle figure l'ouvrage, « Hôtel central », dirigée par Christine Germain, a pour mandat de permettre cette rencontre fort souhaitable entre la poésie et la musique.

Roman existentiel

Un peu paumé, raté par choix, artiste peintre de son métier, misanthrope, Jean Poldonski croise un jour un vieux savant fou qui lui inocule bientôt, à son insu, un bacille provoquant ni plus ni moins qu'un *voyage dans la causalité*. C'est moins la dimension scientifique qui compte que l'expérience humaine qui s'ensuivra et dont rend compte Poldonski lui-même dans ce roman en forme de journal, très certainement un des meilleurs « romans fantastiques » de Jacques Spitz. L'anecdote est bel et bien fantastique ou fantaisiste ou scientifique (comme on voudra), mais le propos, lui, est résolument existentiel : à quoi sert de vivre quand tout est d'avance déjà fini ? « Ils ne sentent donc pas [...] que tout revient au même ? » Poldonski voit « les choses à l'endroit où elles sont, mais dans l'état où elles seront plus tard ». La marche en avant ira s'accéléralant, le pourrissement dont est témoin le peintre se faisant de plus en plus important. Ce qui nous donne droit à des descriptions tantôt saisissantes, tantôt amusantes, de même qu'à des réflexions pleines d'ironie amère. Sans mourir, le héros assiste pour ainsi dire à son vieillissement, à sa lente agonie, dans cette sorte de précis de décomposition au sens propre. Edgar Allan Poe n'est pas loin dans cette fascination nécrophile, quand Poldonski, par exemple, sent renaître son désir pour Armande, sa maîtresse, alors qu'il la voit moribonde, puis morte. Et toujours, en sourdine ou en clair, ces questions ponctuent le récit : qui sommes-nous ? Quel est notre vrai moi ? Qu'est-ce qui nous attend après ? Philosophie, psychanalyse, théologie : Spitz ratisse large sans en avoir l'air, en grand romancier, dans un récit pourtant aéré, jamais lourd. Bernard Eschasseriaux, qui fut l'intime de l'auteur, signe une bonne préface, qui situe l'homme et signale quelques influences et les grandes lignes d'une œuvre à découvrir.

Patrick Guay

Jacques Spitz

Illustrations d'Olivier Bramanti

L'ŒIL DU PURGATOIRE

L'Arbre vengeur, Talence, 2008, 197 p. ; 13 €

Daoust écrit : « La douleur n'offre aucun choix ». Sans aucun doute, le mode élégiaque renvoie à l'expression de la souffrance. Le titre du livre, *Élégie nocturne*, suggère d'emblée une tonalité bien définie. Dans cette suite de courts poèmes en prose, comme s'il était le spectateur de sa propre saison en enfer, le poète est montré devant la fenêtre de sa chambre d'hôtel. Il observe les intempéries qui ont lieu à l'extérieur, mais aussi, il explore les rigueurs de son propre paysage intérieur. « La neige dit tout le silence du monde. [...] Un écrivain va à la fenêtre regarder le poème qui neige dans la pluie. » Page après page, on le suit dans la grisaille de son présent, dans sa vie égarée de noctambule. Parallèlement, le texte expose le passé de l'écrivain, ses blessures de jeunesse, sa genèse. Notons aussi la présence du « dragon », un leitmotiv

énigmatique, une figure polysémique qui vient ponctuer, rythmer et nourrir l'ensemble, et à laquelle chaque phrase semble être tributaire. On peut lire : « [...] ce poème qu'il a tant travaillé. Comme le dragon va être content quand il le récitera juste pour lui ». Cela dit, le recueil est constitué d'un enchaînement de 57 brefs tableaux d'une prose riche aux teintes sombres et mélancoliques. Dans leur version enregistrée, les tableaux ne sont pas disposés dans le même ordre que dans la version imprimée. D'une certaine façon, le livre et le disque sont deux variantes d'une œuvre qui pourrait en compter d'autres. Enfin, la musique de Manu Trudel est adéquate et efficace, elle supporte bien le texte, même si parfois on souhaiterait qu'elle fasse preuve de plus d'audace.

Louis-Martin Savard

